

Conférence sur *Les Deux Visages de Dieu*

Permettez-moi d'abord une remarque. J'ai l'impression bizarre d'être « in-tempestif » au sens nietzschéen, en devant parler devant vous de choses si compliquées en une époque si simplificatrice, si niveleuse, aujourd'hui si barbare et si déculturée...

Je pense au mot de Fontenelle, en 1757, l'année de sa mort : « Je suis effrayé de l'horrible certitude que je rencontre à présent partout ». Je rappelle ici l'épigraphe de mon livre, une phrase de mon cher Montaigne : « Il n'y a que les fols certains et résolus »

Une autre citation me vient encore à l'esprit. Elle est de La Rochefoucauld : « La paresse de l'esprit est bien plus grande que celle du corps. »

I / Méthode

Pour la méthode : je me situe dans la perspective de ce qu'un texte *peut dire* au lecteur d'aujourd'hui, et non pas dans celle de ce qu'il *veut dire* : soit de ce qu'on a voulu indiquer aux gens à qui on l'a soumis en son temps (perspective du théologien), soit de ce qui explique sa formulation en fonction des circonstances sociales et historiques de sa production (perspective de l'historien). Il y a aussi la perspective de ce qu'on veut *faire répéter* : c'est celle du *catéchisme*. Ce mot veut dire répétition *en écho* du haut vers le bas (*kata*). Soit : du supérieur vers l'inférieur. Le catéchisme est normatif, et cette perspective m'est tout à fait étrangère.

Si on veut, j'escalade « à mains nues ». Au reste, comme dit René Char, « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament ». Selon le mot du poète Henri Thomas : « Nous sommes seuls désormais, sans lois, sans repères et sans chemin, mais environnés des signes du langage et de la vie qui ne sont pas séparables ».

Objectivement le sens d'un texte se fait d'un dialogue entre sa proposition et notre propre résonance. Cela ne veut pas dire qu'un texte a tous les sens possibles, car le secours est l'attention extrême portée à la lettre même du texte, à ses possibilités sémantiques intrinsèques. Seulement le recours à des arguments d'autorité (ce qu'on doit comprendre) me semble bloquer la pensée. C'est pourquoi ma méthode est agnostique, ce qui ne veut pas dire destructrice ou ricane : simplement elle ne refuse aucune piste ou aucune voie. Et quand on nous dit que deux textes comme nos deux *credos* se complètent l'un l'autre, alors qu'ils obéissent à deux mouvements psychologiques (et peut-être aussi historiques) différents, je pense qu'on peut le répéter, comme un *mantra*, mais non pas le penser. Je peux toujours dire qu'il fait nuit en plein jour, mais pas profon-

dément le croire. – Pour voir un résumé du livre lui-même, cliquer [ici](#). Pour voir sa Table des Matières, cliquer [ici](#).

Si on veut, ma position est celle d'un libre penseur spiritualiste. J'ai appris, dans *Libre Sens* d'avril 2002, que j'étais « symbolo-fidéiste », et que ma position relevait d'un « subjectivisme latitudinariste ». On voit l'utilité des recensions d'ouvrages pour apprendre des mots nouveaux, pour ouvrir son dictionnaire...

Je sais aussi qu'il existe une libre pensée chrétienne, un protestantisme libéral... Il y a un catholicisme même antidogmatique : comme celui de *Golias*, à Lyon (les « Goliards » étaient des intellectuels du Moyen-Âge qui pratiquaient nous dit-on le « vagabondage intellectuel »). De tout cela je me sens très proche¹.

Le titre du livre *Les Deux Visages de Dieu* vient de l'éditeur. Il n'est pas pertinent. Le titre initial était : *Christus Bifrons – Essai sur la dualité chrétienne*. Il s'agit en fait des deux visages *du Christ* : le héros finalement divinisé, et le Dieu incarné. Ces deux visages sont tels qu'on les voit dans les deux Credo. Mais pour moi maintenant, après réflexion, il me semble que le Christ Jésus a bien d'autres visages, qu'on peut travailler à relever. Et parmi eux celui qui m'attire le plus est celui du Jésus *sage*, ou « maître de sagesse ». Ce « troisième visage » d'ailleurs est esquissé dans le livre, comme « nouvelle piste »...

Mais cette sagesse, pour moi si précieuse, me semble plus importante que celui qui la profère. J'ai bien aimé le logo de la Faculté de théologie, en-tête de l'aimable lettre d'invitation que j'ai reçue : *Veritas omnia vincit* (« La vérité triomphe de tout »). Mais peut-être est-ce que je la prends ici dans un sens à moi. On disait autrefois chez nous (je pense qu'il s'agit de Montaigne) : *Amicus Plato, sed major amica veritas* (« Platon est mon ami, mais la vérité m'est une plus grande amie »). Je dirais de même : *Amicus Christus, sed major amica sapientia* (« Christ est mon ami, mais la sagesse m'est une plus grande amie »). Nul n'est unique dépositaire de la sagesse. C'est déjà énorme que certains nous la communiquent parfois. Grâce leur en soit rendue.

II / Refus du « christocentrisme »

Maintenant, quant à savoir si ce christocentrisme (ou cette « jésulâtrie » selon le mot d'André Gounelle) a été ou a pu être partagé par Jésus lui-même, c'est une vaste question, que le livre explore. Mais sans doute est-ce Paul qui l'a créé, avant la rédaction même des Évangiles. Et on oublie toujours que Paul ne « commente » pas les Évangiles, puisqu'il les a écrits bien avant, et qu'ils ont subi son influence (surtout celui de Luc, puis le texte des *Actes*). L'ordre de

¹ **Ajout de 2010** : Je collabore même maintenant avec *Golias*, en tenant une rubrique hebdomadaire dans le journal *Golias Hebdo*. Elle est reprise sur leur [site](#), sous l'étiquette : *Le Blog du Sacristain*. Sinon elle figure sur mon blog, quelque temps après la parution sur le journal, à la rubrique [Chroniques de Golias Hebdo](#).

présentation du Nouveau Testament trompe ordinairement les gens, puisqu'on prend Paul pour un commentateur, alors que c'est lui le créateur d'un scénario *sotériologique* (ou salvateur) qui tendra de plus en plus au fil des siècles à recouvrir un enseignement. En fait Paul ne parle pas de l'enseignement de Jésus, de ses paroles, de ses *logia* (cela ne l'intéresse pas), mais il fait de sa vie et surtout de sa passion et de sa mort une construction rédemptrice, qui pour beaucoup encore aujourd'hui est tout le christianisme. Je renverrai ici au travail d'Henri Persoz, *Enquête sur Paul et Jésus* (« Pourquoi Paul cite-t-il si peu les paroles de Jésus ? »), dont le compte rendu figure dans *Évangile et Liberté* d'avril 2002.

Avec Paul, on est passé de la Bonne nouvelle annoncée ou révélée dans les paroles ou l'enseignement du Christ (*Evangelium Christi*), au récit de sa vie, aux événements racontés à son propos, sur lesquels l'Occident et son art ne cessera ensuite de « broder », voire d'« inventer » (*Evangelium de Christo*). Ou bien de l'interprétation ou de l'*exégèse* de la parole du Père opérés par le Fils (dernier mot du prologue de Jean), au récit ou à la *diégèse* des événements plus ou moins supposés de sa vie : un des premiers mots du prologue de Luc. L'accent mis sur la personne de Jésus et non pas sur ses paroles est l'apport essentiel de Paul. Paul a même besoin de la mort rédemptrice de Jésus pour que sa construction « tienne », comme il se voit dans *La dernière tentation du Christ*, de N. Kazantzakis. Jésus doit à la fin remonter sur la croix pour que Paul soit cru ou « crédible ». – En d'autres termes, on est passé de la méditation d'une parole, d'un *logos*, à l'affirmation d'une parole même de la croix (*logos tou staurou*, 1 Co 1/18). Comme si un objet, fût-ce la croix, pouvait parler... Ou bien si on veut, en prenant autrement l'expression, à une prédication, un *kérygme*, à propos de la croix, et dont celle-ci est l'essentiel. Et même, si on dit que ce *kérygme* est inventé par Paul, c'est au sens du latin *invenire*, « trouver ». Il est tout entier recopié d'Isaïe 53 (l'épisode du « serviteur souffrant ». Le « credo » de Paul le dit explicitement (1 Co 15/3).

Jésus était-il chrétien, en ce sens ? On peut en douter, et en tout cas on n'en sait rien. Il faut donc toujours jouer le « texte » (le « message christique ») contre l'« histoire » (l'édifice qu'on a construit à son propos et son exploitation institutionnelle), essayer de retrouver des paroles vivantes, et vivifiantes, là où on a mis une idéologie du salut par le sacrifice, confortée ensuite par des dogmes, et de plus en plus durcis...

Pareillement on a pu projeter sur des textes antérieurs des dogmes affirmés postérieurement. Ainsi on projette la Trinité, non antérieure à Nicée (325 ap. J-C), sur des textes évangéliques qui l'ignorent. Le livre essaie ainsi de « désédimer » textes et traductions, de démêler ce qui est embrouillé, pour voir à l'œuvre les scénarios divers entre lesquels l'institution a choisi, et que j'essaie de réhabiliter. Un dogme n'est jamais qu'un choix (une *hérésie* au sens grec) qui a réussi...

Par exemple on traduit de façon idolâtre (ou « jésulâtre ») le *exègèsato* de la fin du Prologue de Jean (« nous l'a fait connaître », au lieu de « nous l'a expliqué »).

La découverte ou la mise en lumière aujourd'hui des paroles d'enseignement ou de sagesse de Jésus conforte mon travail : *Évangile selon Thomas, Source Q* (éd. Frédéric Amsler, Labor et Fides, Genève, 2001). Même si la voix initiale, l'*ipsissima vox* comme dit Jeremias dans *Les paraboles de Jésus* y arrive encore peut-être avec des filtres (la gnose ou le gnosticisme dans l'*Évangile de Thomas*), on est peut-être là plus près de la « source » que dans des constructions dogmatiques qui ont suivi, et basées sur des récits qui sont à mon avis des « fictions existentielles » (naissance, passion, mort...), à forte valeur *symbolique* (avec évidemment le danger énorme de n'en garder que la version littérale) : or ce sont ces récits seuls et leurs implications qui figurent à titre essentiel dans les Credo. Rien n'y est dit sur ce qu'a fait ou pu faire Jésus entre sa naissance et sa passion, par exemple. Que penser de ces 33 ans passés sous silence ? Rien n'est dit non plus dans les Credo du contenu de son enseignement².

Selon F. Amsler, Jésus était sûrement plus « orthopraxe » qu'« orthodoxe ». « Pourquoi m'appelez-vous : 'Seigneur, Seigneur', et ne faites-vous pas ce que je dis ? » (Lc 6/46 – Mt 7/21 – *Source Q* 6/46).

Certains nient que la *Source Q*, qui est une reconstruction, ait plus d'authenticité que l'enseignement de Paul par exemple : voyez les *Études théologiques et religieuses*, en leur livraison de mai 2002. Alors le Jésus de l'histoire est totalement inaccessible. Et nous n'avons que des *constructions*, plus ou moins dogmatiques, qui le prennent pour prétexte : une orthopraxie (*Source Q*), un enseignement de sagesse (*Évangile selon Thomas*), un scénario de rédemption sacrificielle (christologie et corpus pauliniens).

Finalement cela n'est pas pour me déplaire. Tout ne serait que fiction, scénarios divers, tous instituants...

Ma position, agnostique, est que nous n'existons vraiment que reflétés dans des représentations symboliques, des miroirs structurants, qui nous donnent vie. Voir là-dessus la couverture de mon précédent livre : *Laquelle est la vraie ?* (CRDP, Montpellier, 1987). Sans ces miroirs, nous ne sommes rien. Le vampire, un mort-vivant, ne se reflète dans aucun miroir. – On trouvera cette position explicitée en cliquant [ici](#) et [ici](#).

Mais quand même, je pense que Jésus n'est que *sa propre parole* telle qu'en nous elle résonne. « Par les paroles que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ? » (*Évangile selon Thomas*, log. 43). « Qui es-tu ? – Absolument ce que je vous dis » (Jean, 8/25). Je traduis ainsi le *tèn arkhèn*, après H. Pernod. La

² **Ajout de 2010** : Sur ce qu'ont pu être les paroles « initiales » de Jésus, voir aussi mes ouvrages [La Source intérieure](#), et [Une voix nommée Jésus – L'évangile selon Thomas](#).

Vulgate a *principium*. Le sens n'est pas chronologique (« depuis le début »), mais essentiel, principiel. Tel on croit qu'il est, tel il résonne en nous, tel il est.

Au fond, Jésus est une « forme vide ». Comme Socrate, il n'est connu que par ses disciples. Il n'a lui-même rien écrit, sauf sur du sable, dans l'épisode de la femme adultère (Jean, 8/6-8). Il suffit aussi de voir les réponses « en miroir » qu'il fait à ceux qui l'interrogent sur ce qu'il est, les renvoyant à leur propre responsabilité. Jésus lui-même répond, à Pilate qui lui demande s'il est roi : « Tu le dis », ou « C'est toi qui le dis » (*su legeis*, Jean, 18/37). Il n'est que ce que nous disons qu'il est. Même réponse ailleurs :

Mt, 26. 63 ... Et le souverain sacrificateur lui dit: Je t'adjure par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu.

64 Jésus lui répondit : 'Tu l'as dit' (*su eipas*).

Comme on dit dans le jeu enfantin, le premier qui le dit il y est... – Au fond, sur ce qu'est Jésus, c'est à nous de répondre. Ou mieux, c'est moins à nous de parcourir ou de lire la « bonne nouvelle », qu'à elle de nous traverser, de nous pénétrer, de nous féconder. Je plaide, sûrement après Jésus, pour une parole transcendante, qui n'a que faire de ses atours, entours, incarnation (s) provisoires et aussi, je pense, très souvent supposés. Le prologue de Jean le dit très bien. La Parole est le principe. Elle est parlante. Quand nous parlons, elle parle en nous (cf. « il habita en nous » – *habitavit in nobis* – et même si j'enlève le sens imagé du *eskènosèn*, litt. « il dressa sa tente en nous »). Elle nous est antérieure, et nous n'en sommes que les porteurs ou les vecteurs, provisoires et transitoires.

III / Défense des hérésies

Qu'en est-il maintenant de l'argument prouvant « par le triomphe » (*a triumpho*) la vérité de telle ou telle construction ? Y a-t-il une justesse et une justification de tel ou tel dogme, *a posteriori*, parce qu'il a triomphé ? Les conciles sont censés être inspirés de l'Esprit Saint, mais ce dernier est bien souvent l'alibi du vainqueur, ce n'est pas aux protestants que je l'apprendrai. Il y a là un jésuitisme historique, ou un hégélianisme de l'absolution. *Ad majorem Dei gloriam*, disaient les premiers. *Ad majorem Historiae gloriam*, disait le second. L'orientation est la même : le droit est du côté de celui qui triomphe, et malheur aux vaincus ! (*Vae victis !*). Nous avons raison parce que nous sommes les plus forts...

Par exemple, on nous dit que la question de la « double nature » du Christ a été « définitivement tranchée » par le Concile de Chalcédoine (451). Il faut donc s'incliner alors, et pour toujours... Troupeau de moutons. On n'a jamais raison contre tout le monde. Mais si, précisément... « Vous avez tort parce que vous êtes minoritaires », disait naguère un homme politique. De Gaulle avait-il tort parce que la France était vichyste ?

Je ne pense même pas que le triomphe historique du christianisme en Occident soit une preuve de la profondeur ou de la véracité supérieures de cette reli-

gion par rapport aux autres du monde entier. Certains tirent même chez nous argument de ce « triomphe » pour affirmer la vérité historique et factuelle (littérale) de l'événement fondateur. Un si grand écho, disent-ils, ne peut pas être apparu sur rien. Il n'y a pas, dit-on, de fumée sans feu... Mais s'il y avait des christianismes, bien divers, des scénarios pluriels ? Entre l'événement si on y tient absolument (Tacite, *Annales*, XV, 44), et sa résonance, sa représentation, que de distance ! Ne négligeons donc aucun scénario, respectons-les tous. Aussi bien ils contiennent chacun leur part de vérité, leur efficacité dans l'esprit.

Songez à la cohorte des « hérétiques » persécutés, ou suppliciés : ariens ou arianistes, docètes ou docétistes, gnostiques, cathares... Dès que l'Église a eu le pouvoir, à partir de Constantin, elle a fait décapiter l'évêque Priscillien, qui avait des tendances gnostiques ou manichéennes (sous l'Empereur Maxime, en vertu du code Théodosien, en 385). Premier acte, première élimination (au nom du dogme, affirmé à Nicée, de l'Incarnation de Dieu. *In hoc signo occides...* – Sur Priscillien, voir *La voie lactée* de Buñuel, catalogue iconoclaste des hérésies chrétiennes...

Contre les manichéens, Augustin a été chercher le *compelle intrare* de Luc (14/23), en le sollicitant de façon manifeste. Les cathares l'ont éprouvé à leurs dépens.

En bref : *Extra Ecclesiam nulla salus...*

Je pense au contraire qu'il faut qu'il y ait des hérésies : *oportet haereses esse*. Rien de pire qu'un esprit ou une institution paranoïaque ou psychorigide. L'épigraphe du livre est, comme je l'ai dit, une phrase de Montaigne : « Il n'y a que les fols certains et résolus ». Je pourrais ajouter, du même : « Après tout, c'est mettre ses conjectures à bien haut prix, que d'en faire griller un homme tout vif ».

Et Calvin même a « fait griller » Michel Servet à Genève, pour négation de la Trinité (donc de la *consubstantialité* du Père et du Fils), en 1553. Ce dernier criait sur le bûcher : « Christ, fils du Dieu éternel, aie pitié de moi ! ». Il lui aurait suffi de faire l'hypallage salvatrice, qu'on lui suggérait : « Christ, fils éternel de Dieu, aie pitié de moi ! ». Alors il gardait la *consubstantialité*. Il ne l'a pas voulu, et mourut. Je suis de l'avis de Sébastien Castellion, qui dit à Calvin : « Un homme mort est un homme mort ». Cette tache sur Calvin, elle est ineffaçable. Et les Genevois qui dans le monument élevé à Michel Servet ont attribué son supplice à l'esprit *de l'époque* n'ont pas raison : il faut dénoncer le fanatisme et l'intolérance religieuses, en quelque époque qu'elle se manifeste (et cela est loin d'avoir disparu aujourd'hui).

Ce livre, en son chapitre sur la *consubstantialité*, peut bien sûr mener à problématiser la Trinité. Il peut reprendre les idées de Socin (que d'anathèmes de Bossuet sur les sociniens, par exemple ! Aujourd'hui, les protestants à tendance unitarienne (comme mon ami André Gounelle), qui sont dans le même cas, ne sont pas m'a-t-on dit majoritaires. Mais où se trouve la Trinité dans le texte même de l'Évangile, dans cette *sola scriptura* dont Luther se réclamait ?

« Le Père est plus grand que moi » (Jean 14/28). Et même le *Filioque* catholique romain, dans le *Nicée* latin, est contraire à Jean 15/26 : « Lorsque viendra le Paraclet, que je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité, *qui vient du Père*, il me rendra témoignage. » Ce sont bien les orthodoxes qui ont raison là-dessus.

IV / Du littéral au symbolique

Mais même si on s'en tient aux récits, en dehors de l'enseignement qui me semble l'essentiel, il faut les interpréter de façon non littérale, mais symbolique. « Il faut vivre par le symbole ou mourir par la chair », disait Cassirer. Beaucoup d'exemples seraient ici à développer : ainsi la résurrection, problématisée dans le Livre de Jonas, effective chez Luc, dans la parabole de l'Enfant prodigue, est-elle autre chose que symbolique ? Ne s'agit-il pas là d'un sursaut ou d'une résilience spirituels ? On est bien loin semble-t-il de la « résurrection de la chair » du Symbole des Apôtres.

Autre exemple (peut-être celui-là plus provocant pour les protestants, et je les prie de m'en excuser) : la naissance virginale de Jésus. C'est parce que Marie a entendu la parole de l'Ange qu'elle en a été fécondée. Et cela suffit. La parole elle-même est « engrossante » : *logos spermatikos*. Cette grossesse est ouverture au souffle (de la Parole, de l'Esprit), elle est *pneumatique*... « L'Esprit Saint te *couvrira* de son ombre... ». L'« obombrement » est bien une fécondation : « couvrir » se dit bien au sens de « féconder ». Ainsi Marie a-t-elle pu être dite « Mère de son Père », ou « Fille de son Fils »... ce n'est pas ridicule. Cela ne l'est que si l'on oublie le symbolique, ou la dimension symbolique de l'être.

Cet oubli, qui est plus fréquent si on préfère *Apôtres* à *Nicée* (où la filiation n'est pas biologique mais adoptive), mène tragiquement à avoir une version seulement littérale des choses, c'est-à-dire mystifiée. L'inversion naturelle alors est le voltairianisme ricanant, ou l'irréligion militante, dont la perspective m'est étrangère.

Mais sur le littéralisme religieux lui-même, bien plat et désenchanté au départ puisque tout y est vu modelé sur notre propre vie, peuvent se greffer des effusions mystiques de tout genre, par une succession du « mystique » au « mécanique » déjà vue par Bergson, ou par cette *énantiodynamie* (basculément en sens contraire) dont parlait Jung. Tout cela vient d'un mauvais usage de l'Esprit : d'abord ignoré dans la pensée seule et ordinaire des choses, il fait retour comme refoulé dans ce que je pourrai appeler la prise en compte ou l'interprétation seulement littérale de l'irrationnel. Je pense aux fondamentalismes de tout genre : adventistes, baptistes, pentecôtistes, évangélistes américains (comme Billy Graham naguère), mouvements charismatiques divers... À voir au départ les choses trop littéralement, on finit dans la déraison. Ma secrète préférence (s'il y en a une...) pour *Nicée* par rapport à *Apôtres* vient de là : il habitue plus l'esprit, au départ, au symbolique. Ou bien, en d'autres termes, il

permet de mieux « gérer l'Esprit », ce dont nous avons grand besoin aujourd'hui.

V / Conclusion

Je voudrais finir par une leçon de tolérance. Symmaque, préfet romain, a dit de façon très profonde à mon avis : « Un si grand mystère ne peut être abordé par une seule voie » (*Uno itinere non potest perveniri ad tam grande secretum*). C'est la leçon du livre de Toynbee, *La religion vue par un historien* (Gallimard, « Bibliothèque des Histoires »), qui reprend explicitement cette phrase.

Puisse ce livre faire hésiter plutôt que convaincre ou embrigader. « Que répondre, disait Voltaire, à quelqu'un qui s'imagine qu'il va gagner le ciel en vous égorgeant ? »

© Michel Théron – 2010

[Conférence faite à la Faculté de Théologie de Montpellier, le 23 avril 2003]

